

Études littéraires africaines

DEGRAS (PRISKA), *L'OBSESSION DU NOM DANS LE ROMAN DES AMÉRIQUES*. PARIS : KARTHALA, 2011, 264 P. – ISBN 978-2-8111-0484-9

Daniel Delas



Numéro 34, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018496ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018496ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delas, D. (2012). DEGRAS (PRISKA), *L'OBSESSION DU NOM DANS LE ROMAN DES AMÉRIQUES*. PARIS : KARTHALA, 2011, 264 P. – ISBN 978-2-8111-0484-9. *Études littéraires africaines*, (34), 141–144. <https://doi.org/10.7202/1018496ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

des transgressions scripturales de Liking et de son traitement de l'histoire coloniale et post-coloniale.

Deux pièces de théâtre (*Héros d'eau* et *Quelque chose – Afrique*), jusqu'à ce jour inédites, sont insérées dans la troisième partie. Elles sont traduites en anglais et accompagnées de commentaires de Judith Miller et John Conteh-Morgan. Bien que Liking ait fait ses premières armes dans le genre poétique (dès 1977, W. Liking publie le recueil de poèmes *On ne raisonne pas le venin*), ce domaine a reçu l'attention critique la plus faible. Joseph Mwantuali et Séwanou Dabla proposent une lecture de certains poèmes à la lumière, notamment, de leurs références bibliques. En outre, S. Dabla montre l'ubiquité du langage poétique de Liking dans la mesure où ses expressions, néologismes et juxtapositions inattendus se retrouvent aussi dans ses romans et pièces de théâtre. Certes, ces innovations langagières posent parfois problème aux traducteurs anglophones, ce qui fait l'objet de la cinquième partie. Trois articles, dus à Marjolijn de Jager, Jeanne Dingomé et Kathryn Batchelor, identifient la qualité intensément visuelle de l'écriture de Liking. L'essai d'Irène Assiba d'Almeida clôt l'ouvrage ; elle examine la réception critique de l'œuvre likingienne, qui, après une période de relative obscurité, a été acclamée dans les milieux journalistiques et universitaires.

Les directeurs de cet ouvrage – ouvrage dont l'ambition annoncée est de donner naissance à d'autres recherches sur l'auteure camerounaise – remarquent que l'apport fondamental de W. Liking est d'avoir promu une « éthique du questionnement et de la conscience personnels » (p. 17).

■ Karen FERREIRA-MEYERS

DEGRAS (PRISKA), *L'OBSESSION DU NOM DANS LE ROMAN DES AMÉRIQUES*. PARIS : KARTHALA, 2011, 264 P. – ISBN 978-2-8111-0484-9.

Universitaire d'origine martiniquaise, bonne connaisseuse de l'œuvre d'Édouard Glissant et des littératures américaines, Priska Degras étudie dans cet ouvrage la question du nom, centrale dans tous les écrits provenant de pays qui ont reçu des esclaves dans le cadre d'une économie de plantation. Non seulement, donc, dans les Antilles, mais aussi en Amérique du Nord comme en Amérique du Sud ; non seulement Glissant, Césaire, Schwarz-Bart et Orville, mais aussi Toni Morrison, Ralph Ellison, Naipaul ou Marquez.

Question centrale que celle du nom parce que, sitôt capturés par les marchands africains, ces Noirs furent d'abord livrés aux marins négriers blancs puis vendus au maîtres blancs des plantations. Et à cette occasion perdirent totalement leurs noms africains, autrement dit leur nom « propre », comme le dit bien cet adjectif en français, et désormais dénudés, se virent rebaptiser de prénoms, surnoms ou sobriquets donnés par le maître selon son humeur du moment : Brutus, Césaire (César ?), Larose, Glissant (renversement du maître Senglis ?). L'introduction de P. Degras et ses deux premiers chapitres font très bien le tour de la problématique, avec d'abondantes citations de Glissant, Ménénil, Adélaïde. Un extrait du *Quatrième siècle* de Glissant :

Ils acceptaient que tu portes un nom, à condition qu'ils te le donnent. S'ils avaient décidé pour La Pointe, va donc leur faire admettre que tu veux Longoué, à cause que Longoué est comme un dongré de farine bien pris dans un bouillon de crabes et raide comme un bois campêche. Va donc leur faire admettre ! Que ton nom est pour toi, choisi par toi ? Ils n'acceptent pas !

illustre bien la source de la souffrance dont traite en détail le chapitre 2 de l'ouvrage, « L'obsession du patronyme : le nom comme métaphore de l'histoire ». Les maîtres blancs ne voulaient pas que les affranchis puissent franchir la barrière de couleur et passer pour Blancs en profitant d'un nom français. Ils ont donc fait pression pour que le long processus consistant à doter les anciens esclaves d'un état-civil (commencé en 1848, il ne s'achèvera qu'en 1862) continue de différencier les nouveaux libres par un patronyme qui conserve la marque de l'esclavage (simples prénoms, anagrammes du nom du maître, noms historiques, dénominations péjoratives, etc.). L'ancien esclave ne choisit jamais son nom, il le reçoit. Comment pourrait-il l'habiter, pour reprendre la célèbre formule de Saint-John Perse : « J'habiterai mon nom » ? N'y a-t-il pas là l'« une des figures de ce manque singulier qui, si l'on en croit nombre de romanciers caraïbes, a longtemps taraudé et taraude encore les sociétés antillaises » (p. 32), rendant si difficile la fixation d'une identité antillaise ?

C'est à cette question que P. Degras va s'efforcer de répondre au long des douze chapitres. Elle convoque pour ce faire six écrivains antillais (Édouard Glissant, Simone Schwarz-Bart, Saint-John Perse, René Ménénil, Aimé Césaire et Xavier Orville). Elle montre comment les deux premiers ont travaillé une écriture nouvelle susceptible de « préférer le manque » (Glissant) en remontant aux sources

obscures de la mémoire, en cherchant quel nom donner à « La Reine Sans Nom » de *Pluie et vent sur Télumée Miracle*, bref en traçant patiemment un chemin dans les fourrés de la parole populaire. Saint-John Perse n'est pas du même bord que les autres, mais une sorte de parenté semble pourtant les réunir puisqu'adoptant la position de l'errant, il abandonne son patronyme pour s'installer dans l'exil d'un pseudonyme. Mênil et Césaire sont présentés essentiellement pour montrer que les écrivains de la négritude, et singulièrement Césaire dans son théâtre (*La Tragédie du roi Christophe* et *Une saison au Congo*), ont mis cette question du nom au cœur de leur discours politique. Écoutons le roi Christophe :

Jadis on nous vola nos noms !
 Notre fierté !
 Notre noblesse, on, je dis *On* nous les vola !
 Pierre, Paul, Jacques, Toussaint ! Voilà les estampilles
 Humiliantes dont *on* oblitéra nos noms de vérité.
 Moi-même
 Votre Roi
 Sentez-vous la douleur d'un homme de ne savoir
 Pas de quel nom il s'appelle ? À quoi son nom
 L'appelle ?
 [...]
 Allons
 de noms de gloire je veux couvrir vos noms d'esclaves,
 de noms d'orgueil nos noms d'infamie,
 de noms de rachat nos noms d'orphelins !
 C'est d'une nouvelle naissance, Messieurs, qu'il
 S'agit !

Enfin, Xavier Orville fait l'objet d'un intéressant parallèle avec Gabriel Garcia Marquez pour leur commune description de dictateurs tropicaux obsédés par la terreur de l'anonymat ultime.

Les deux auteurs afro-américains étudiés sont Toni Morrison pour son roman *La Chanson de Salomon* (rééd. Chr. Bourgois, 1996) et Ralph Ellison pour *Homme invisible pour qui chantes-tu ?* (Grasset, 1969). La première évoque dans cette saga familiale « la quête difficile et parfois dangereuse d'un passé occulté et douloureux », et en particulier « du nom, non seulement du "vrai nom" mais encore du sens caché du nom et du surnom » (p. 94), ce qui met bien en évidence les ressemblances entre la re-naissance des Noirs aux Antilles et en Amérique du Nord après les abolitions. Ralph Ellison prend la question par un tout autre bout, puisque l'auteur évoque

dans ce roman la conquête de l'anonymat dans une grande ville (New York), indiquant une voie peut-être possible pour dépasser la problématique du manque par l'invisibilité volontaire.

C'est d'ailleurs sans doute un message que ne renierait pas V.S. Naipaul, que P. Degras montre, solitaire, dans le chapitre 8, rebelle à tout embrigadement et refusant tout nom commun (même « antillais »). Une riche variation sur un thème essentiel.

■ Daniel DELAS

EMENYONOU (ERNEST N.), ED., *FILM IN AFRICAN LITERATURE TODAY*, [N° SP. DE] *AFRICAN LITERATURE TODAY*, N°28, 2010, 172 P. – ISBN 978-1847015105.

Le titre de ce numéro de la revue *African Literature Today*, ainsi que le bref essai servant d'introduction, intitulé « *The Interface Between Film & Literature in Contemporary African Writing & Imagination* », semblent indiquer l'ambition de produire un ouvrage collectif consacré aux liens intermédiaires entre la littérature et le film. Toutefois, la majorité des contributions du volume ne suivent pas cette piste de recherche ; il s'agit plutôt d'un simple recueil d'essais consacrés au film africain contemporain sous ses différentes facettes. L'intérêt grandissant accordé au film vidéo sur le continent africain est, par rapport au cinéma classique, sensible puisque la moitié des dix articles dont se compose le dossier sont consacrés à Nollywood (trois articles) et aux films vidéo du Ghana et du Cameroun anglophone. Parmi les autres contributions, trois relèvent du domaine francophone, une de l'Afrique du Sud et une de l'Éthiopie. En réalité, il y a aussi une scission frappante en ce qui concerne les approches critiques : alors que les articles consacrés au film vidéo privilégient tous une approche sociologique, les textes consacrés au cinéma s'intéressent davantage à l'analyse des formes ou encore à une lecture sémiologique et discursive.

Le cas le plus classique d'une double pratique littéraire et cinématographique est bien sûr celui de Sembène Ousmane, dont Kwawisi Tekpetey retrace les procédés dans « *Strategies for Subverting Post-Colonial Oppression : Literature & Cinema in Early Sembène Ousmane* ». S'il y a des modifications considérables entre le texte littéraire et sa réalisation audio-visuelle par Sembène, les deux médias partagent la même critique postcoloniale et se complètent sans toutefois fusionner. Dans son article « *From Negritude to Migrantude ?* », Mary Ellen Higgins analyse le double enjeu intertextuel des textes issus de la